

RETOUR DES DÉPORTÉS

Valeur : 0,40 F

Couleur : vert foncé

50 timbres à la feuille



Dessiné et gravé en taille-douce
par COMBET

Format vertical 22 × 36
(dentelé 13)

VENTE

anticipée, le 1^{er} avril 1965, au Ministère des Postes et Télécommunications (20, avenue de Ségur - Paris-7^e), ainsi qu'aux guichets philatéliques des bureaux de PARIS R. P. (52, rue du Louvre - Paris-1^{er}) et PARIS 41 (5, avenue de Saxe - Paris-7^e) ;

générale, le 5 avril 1965, dans les autres bureaux.

Si 1944 a été pour les Français l'année de la Libération, 1945 et son printemps ont vu sonner à la fois les heures claires et joyeuses de la Victoire et celles, graves, poignantes et douloureuses du retour des déportés. Bien que celui-ci ait été une conséquence directe de celle-là, il apparaît indispensable de dissocier les deux événements lors de la célébration de leur 20^e anniversaire, tant il est vrai que la guerre, en dépit de ses horreurs, ses deuils et ses ruines, doit cependant être différenciée de la déportation et de ses atrocités, lesquelles constituent, plus qu'un effroyable génocide, la négation même de toute notion d'humanité.

Le 23 juillet 1944, les Soviétiques avançant à travers la Pologne découvrent, près de Lublin, le camp de Maïdanek : la description qu'ils en font est accueillie avec quelque scepticisme par leurs alliés occidentaux, tellement il est difficile à ceux-ci d'imaginer alors une réalité aussi monstrueuse.

Hélas, quelques mois plus tard il ne leur est plus permis de douter, car eux-mêmes peuvent constater, au fur et à mesure de leur avance libératrice, que Maïdanek n'est malheureusement pas un mythe créé à des fins de propagande.

Dès lors, vont résonner partout dans le monde les noms qui évoquent l'odieuse tragédie de « l'Univers concentrationnaire » : Auschwitz, Bergen-Belsen, Buchenwald, Dachau, Dora, Mauthausen, Neuengamme, Oranienburg, Ravensbruck, le Struthof... au total environ un milliard de camps dans lesquels ont péri 26 millions d'êtres humains, déportés politiques ou raciaux, hommes, femmes ou enfants : camps de « travail » à l'activité partagée entre l'exploitation des mines de sel, le désamorçage des bombes et la construction d'usines souterraines où sont réalisés les projectiles à longue portée V1 et V2 ; camps de « convalescence » avec pour unique guérison la mort, provoquée par la faim et les mauvais traitements ; camps « d'expérimentation médicale », les tristement célèbres « Nuit et brouillard » dans lesquels, au nom de la science, les individus n'ont pas plus de valeur que de simples cobayes ; camps « d'extermination systématique », les seuls dont l'appellation ne soit pas hypocrite puisqu'on a dénombré environ 2 500 000 et 5 000 000 de victimes des chambres à gaz et des fours crématoires respectivement à Maïdanek et Auschwitz.

A ce véritable enfer, conçu par le régime hitlérien à la fois pour réduire au silence ceux qui refusaient de se soumettre à sa loi et pour anéantir purement et simplement des races auxquelles une doctrine démentielle déniait le droit à la vie, dix pour cent seulement des damnés soumis aux pires tortures physiques et morales ont pu être arrachés.

Bien que la terrible proportion ne s'applique pas aux déportés français, il ne faut pas oublier que 200 000 des nôtres — soit un sur quatre — ne sont pas revenus des camps de la mort.

Quant aux 600 000 rescapés, rapatriés dans les meilleurs délais en dépit de nombreuses difficultés matérielles, combien n'ont eu, par suite d'un état de santé extrêmement précaire, que l'ultime consolation d'être libérés pour mourir sur le sol natal, au milieu des leurs enfin retrouvés ?

Lors du défilé de la Victoire à Paris, ceux qui avaient échappé à la mort en reculant toujours plus loin les limites de la volonté et de l'espoir, ceux que leurs bourreaux avaient habillés de tenues rayées se voulant d'infamie, ceux-là ont descendu les Champs-Élysées au milieu d'une foule subitement grave et recueillie au passage de tels survivants d'un monde apocalyptique.

Le timbre du 20^e anniversaire évoque le souvenir de ce poignant défilé, auquel ils avaient trouvé la force d'être présents non pour susciter la compassion mais pour honorer la mémoire de leurs milliers de compagnons disparus ; muets et dignes, presque étonnés de vivre encore, les déportés affirmaient ainsi, dès leur retour, ce qui les guiderait dans l'avenir : ne pas haïr peut-être, mais oublier, jamais.

